

Vatican II vu par *La Vie*

« Quant à nous, nous nous chargeons du reste ».

Georges Hourdin, éditorial de *La Vie catholique illustrée*
du 3 au 9 octobre 1962 « Un Concile sans précédent ».

Nous nous proposons, dans cette courte communication, de lire la façon dont un organe laïc catholique de la presse française, *La Vie*, traite de l'événement du Concile Vatican II, depuis l'ouverture de la première session de 1962 jusqu'à nos jours. Nous avons sélectionné les numéros de *La Vie* qui traitent en « une » du Concile : le n° spécial daté du 3 au 9 octobre 1962 ; celui du 7 au 13 octobre 1982 (numéro anniversaire des 20 ans) ; le grand numéro hors-série de 2009 qui reprend les principaux reportages étagés de 1962 à 1965 avec des commentaires contemporains ; enfin, le n° du 27 septembre 2012, qui propose un abécédaire et des interviews de personnalités représentant le monde croyant ou incroyant sous le titre général : « 50 ans après, la Révolution inachevée ». Nous avons traité, outre ces 4 numéros spéciaux, bien d'autres numéros depuis les années 1962, et notamment ceux qui se rapporteraient à un anniversaire attendu (1972, 1992 notamment).

Cette lecture trop pointilliste d'un grand hebdomadaire chrétien d'actualité limite et illégitime toute synthèse répondant à l'intitulé de la communication qui nous était proposée : « Contestations de l'autorité : la démocratie dans l'Église ? ». De ce fait, il ne s'agira pas de contestation, ni d'autorité, ni même de démocratie, mais dans le cadre d'une lecture générale de « La participation des laïcs aux débats ecclésiaux en France, après Vatican II », de tâcher seulement de comprendre de quelle manière et sous quels angles un hebdomadaire laïc chrétien couvre l'événement et ses suites sur la durée d'un demi-siècle. Quels sont les espoirs, les déceptions ? Vatican II reste-t-il d'actualité ? Quand on parle de Vatican II, de quoi parle-t-on ? D'une réorganisation administrative, ou du « souffle de l'esprit » ? L'aggiornamento a-t-il été l'occasion d'une ouverture salutaire sur la modernité ou d'une perte de repère, une défaite face au modernisme ?

1- *La Vie catholique illustrée* (1945-1962) : « résoudre le si difficile problème du lien entre l'Évangile et la modernité »

En quelques mots, nous souhaitons d'abord présenter l'hebdomadaire qui sera l'axe de notre lecture¹. C'est en juin 1945 qu'est fondée *La Vie catholique illustrée*, qui deviendra *La Vie* en 1977 quelques temps après sa mise en vente en kiosque. Autour de Georges Hourdin, ami de Pierre-Henri Teitgen, ministre de l'information à la Libération, on compte Joseph Folliet, animateur des principaux mouvements de la Jeunesse Chrétienne – Ouvrière, Etudiante, Agricole -, résistant et fondateur avec Pierre-Marie Théas, évêque de Montauban, du mouvement Pax Christi ; de deux autres Dominicains, les pères Gourbillon et Boisselot, et d'Ella Sauvageot, gestionnaire du groupe. Le but de *La Vie* est l'apostolat :

« Nous voulions faire un journal grand public, chrétien, familial, nous voulions parler de l'Église, nous voulions transmettre l'Évangile (...) sans séparer la politique de l'Évangile ou de la foi. (...) Nous voulions faire un journal lisible par tous » (interview de Georges Hourdin, *La Vie* du 6/07/1995).

Au milieu des années 50, le journal atteint un tirage de 560 000 exemplaires. Ce véritable succès signe l'émergence d'une opinion publique d'inspiration chrétienne, moyeu entre l'Église instituée et des chrétiens ouverts sur la réalité et l'actualité du monde :

« La seule raison du succès, c'est l'inspiration chrétienne et avant tout évangélique qui animait le journal. On se battait pour rendre (l'Église) plus communicative, plus évangélique, plus accessible aux masses, à un moment où les milieux populaires commençaient à s'en dégager » (id.).

La grande idée de Georges Hourdin est d'épouser le 20^e siècle sans renier l'esprit du christianisme ni tourner le dos à une Église définie parfois par des traditions relevant du Concile de Trente ou de modélisations politiques ou sociales datant du 19^e siècle. Quel est ce christianisme dont rêvent les fondateurs de *La Vie* ?

« Nous avons envie d'être libérés. Nous rêvions d'un christianisme ouvert, celui dont le Concile Vatican II inaugurerait, plus tard, le chemin. (...) Nous voulions faire une libération » (id.).

¹ Nous citons notamment une interview du fondateur de l'hebdomadaire, Georges Hourdin, réalisée par Jean-Philippe Caudron, publiée le 6 juillet 1995 et d'où proviennent toutes les citations de ce passage. Jean-Philippe Caudron est l'envoyé spécial de *La Vie* lors de l'ouverture de la première session du Concile, en 1962.

Une libération de quoi ? « De nous-mêmes. De façon à être bien, de façon à être content de se trouver bien ». On lit dans ses mots une sorte d'équilibre entre le primat du spirituel et l'exigence du politique qui s'impose en ce XX^e siècle. Au-delà de la reconnaissance des réalités de l'individu et du « monde moderne », une volonté de cohérence entre soi et le monde, ses tensions et ses aspirations. Quel est ce monde ? Celui de la fin d'un temps et du début d'un autre : décolonisation et affaiblissement des empires européens, guerre froide à l'échelle mondiale, crise nucléaire. On découvre avec « la modernité », pour reprendre le terme employé par Georges Hourdin dans l'interview de 1995, la légitimité de la reconnaissance des peuples, comme des individus, à disposer d'eux-mêmes. Les questions sociales ou politiques des nations comme des personnes sont toujours corrélées. C'est désormais à une échelle internationale que l'horizon quotidien s'anime et prend sens : la jeune revue dominicaine *L'Actualité religieuse dans le monde* devient en 1955 *Informations Catholiques Internationales* épousant avec son acronyme (ICI) l'idée que rien ne peut désormais être déconnecté dans un espace mondialisé et pluriel : le chrétien se doit d'être engagé dans son monde². Enfin, à l'aube de l'ouverture du Concile, à la date symbolique du 1^{er} mai 1961, Georges Hourdin et son groupe lancent *Croissance des jeunes nations*, journal qui revendique d'agir et de faire agir sur l'ensemble des questions politiques des peuples et des nations nouvellement désaliénées.

Pouvait-on espérer une « remise à jour » de l'Eglise en ces années ? Georges Hourdin se souvient que non. Pour quelles raisons ? La curie, « les vieux de la vieille, les administrateurs de Rome, le cardinal Ottaviani et les fonctionnaires romains » œuvraient pour « conserver la tradition (...) à l'encontre de toute nouveauté » notamment autour de la question du clergé et du monde prolétaire. Puis, l'événement surgit.

« Et puis voilà Jean XXIII qui prend la parole pour les débats, et qui remet tout en place en condamnant les prophètes de malheur et l'intégrisme. Mais il n'était pas seul. Grâce aux avions et aux moyens de communication du XX^e siècle, 2500 évêques du monde entier s'étaient déplacés à Rome. Et ce n'était plus tous des Italiens. Les cardinaux et les évêques avaient été renouvelés par le jeu des nominations. Donc l'Eglise, malgré tout, avançait. En condamnant d'entrée de jeu les prophètes de malheur et en invitant les représentants des autres religions à assister aux séances du Concile en observateurs ayant le droit de s'exprimer en fin de séance, Jean XXIII avait compris que l'Eglise était prête à recevoir le Concile. C'est ainsi qu'il l'a remise dans le monde et qu'il a commencé à résoudre le si difficile problème du lien entre l'Evangile et la modernité. C'est ce lien qui nous avait poussés à fonder *La Vie* et qui lui donne toujours son sens » (id.).

Alors le Concile vous a donc vraiment rendu heureux ? « Ah, oui ! Indescriptiblement ».

2- Un extraordinaire événement libérateur « pour rajeunir l'Église et proclamer la foi au monde moderne »

L'éditorial de Georges Hourdin du 3 octobre 1962 est sans concession sur la réalité du décalage entre Église et monde moderne. Il s'engage avec enthousiasme dans la voie conciliaire : elle seule donne sens à l'engagement des laïcs. Que sont les aspirations des hommes ?

« L'homme moderne (semble) préoccupé de conquérir avant tout sa liberté politique, son indépendance de pensée et son confort matériel. Comment croirait-il au Christ ? Les fidèles ne sont plus aux yeux de l'incroyant qu'une petite poignée d'hommes arriérés, tièdes et originaux. Ils portent un médiocre témoignage ».

Quel sera l'objet du Concile ?

« Faire apparaître à tous l'éblouissante vérité de l'Eglise du Christ. Il élèvera la splendeur de la charité évangélique au-dessus des déviations du monde moderne. Il dégagera vigoureusement l'Eglise des inévitables complicités dans lesquelles nous l'enfermons. Il dira en termes clairs, accessibles à tous, comme l'a promis S.S. Jean XXIII, que l'Église est l'Église de tous, parce qu'elle est d'abord l'Église des pauvres. Que les Pères du Concile fassent cela et les hommes retrouveront l'espérance. »

L'éditorial s'achève sur cette phrase sibylline mais pleine de promesses, qui signe à la fois l'indépendance des laïcs à l'égard de l'Église et la subordination de leur action à la vérité de la foi : « Quant à nous nous chargeons du reste ».

Aux yeux de *La Vie* l'Église d'alors est vieille, décalée, verrouillée, opposée à la modernité. De plus, le « monde moderne » s'est détourné de la vérité de la foi au profit d'autres vérités, nobles – comme la justice, la liberté face à l'oppression, l'équité sociale, la paix, la lutte contre la faim et pour le développement – ou non – le matérialisme qui signe l'inutilité de la foi. L'éditorial fondateur signe l'engagement de laïcs qui s'autonomisent

² La revue retrouve en 1983 son premier titre, *L'Actualité religieuse dans le monde*, avant de s'intituler *Actualité des religions* en 1998, sous la direction de Jean-Claude Petit entré journaliste à *La Vie catholique* en 1972 avant d'en être rédacteur en chef (1977) puis directeur de 1988 au début des années 2000. Après la fusion du groupe *La Vie* eu du groupe *Le Monde*, le titre devient *Le Monde des religions* et retrouve, grâce à l'impulsion de Frédéric Lenoir, un tirage assez important (40 000 exemplaires).

d'une hiérarchie administrative et centralisée et qui œuvrent pour ancrer l'esprit de l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui et ainsi lui donner sens³.

Les premiers reportages renversent l'image de tiédeur et de médiocrité qui, selon Georges Hourdin, peut définir le chrétien aux yeux de « l'homme moderne ». Le Concile est en tous points un événement exceptionnel.

Il l'est par son organisation dont la description occupe les quatre premières pages du numéro d'octobre 1962 ; par le nombre des évêques convoqués – la formule de « 2500 évêques de toutes races » est répétée à l'envi - ; par l'utilisation des moyens les plus modernes comme l'avion, ou par le fait que la cérémonie d'ouverture soit télévisée.

Il l'est aussi par l'inscription de cet événement au cœur du monde. *La Vie* unit d'un lien fort le Concile avec l'autre événement marquant du moment, la crise internationale autour de Cuba qui atteint son paroxysme en octobre 1962. Dans son éditorial, Georges Hourdin n'hésite pas à écrire : « Nous avons un solide point de contact avec les communistes⁴ : c'est la haine de l'injustice et l'amour des pauvres » (17/10/1962), traitant par ailleurs de la présence des évêques de « l'Église du silence » au Concile. Le journal évoque le long des années 1962-1965, et tout en évoquant le Concile, un ensemble impressionnant d'événements politiques concomitants : Chine, Russie, conflit algéro-marocain, racisme existant aux Etats-Unis d'Amérique, « Bruxelles, les experts de la petite Europe, le marché commun agricole » (20/11/1963). Pierre Vilain, dans sa couverture de la 4^e session, étend encore cette liste :

« Paul VI va plus loin : la Terre Sainte d'abord, l'Inde ensuite. Les évêques ont parlé de la liberté religieuse, de la guerre et de la paix, de la faim dans le monde, de la justice sociale et des limites du droit de propriété, du racisme, du mariage et de la limitation des naissances, des juifs et des non-chrétiens. Sur toutes ces questions qui touchent directement la vie des hommes... L'Église n'a plus peur du monde. Gardienne de la Vérité, elle ne veut plus s'ériger à tout instant en juge pour commander et condamner. Elle se présente au contraire, attentive à toutes les aspirations, à toutes les détresses et à tous les besoins des hommes. Elle entend la clameur du monde et se met à son service » (22/12/1964).

L'Église nouvelle épouse tous les conflits ou les espoirs du monde, le point d'orgue étant l'invitation de Paul VI à la tribune de l'ONU le 4 octobre 1965.

L'événement est exceptionnel enfin du fait de sa propre méthodologie. *La Vie* présente comme une avancée énorme le passage d'une organisation centralisée et verticale à un fonctionnement international, fraternel et ouvert, inventant collégialité et dévolution. La réforme de la Curie est présentée comme « une révolution » (2/10/1963). L'ouverture se fait de cercle en cercle. L'Église, uniquement romaine, retrouve d'abord l'ensemble des évêques : notamment ceux du « silence » qui sont derrière le rideau de fer (17/10/62), mais aussi les Églises orientales (24/10/62), avant d'énoncer le « respect de toutes les croyances » (4/12/1963), de plaider pour l'unité des chrétiens (9/09/1964) et de « condamner vivement l'antisémitisme » (20/11/1963). Quand le journal titre sur deux pages : « première décision concrète : on parlera à l'Église le langage du 20^e siècle » (27/11/1963), il anticipe sur la réalité des changements liturgiques et les amplifie abusivement, semblant faire penser que le Concile parle toutes les langues du monde alors que le latin reste la langue de communication et de travail conciliaire⁵. Mais il résume à lui seul l'aggiornamento souhaité par Jean XXIII : le langage de l'Église est celui

3 L'éditorial du 20 novembre 1963 signé par Georges Hourdin, vers la fin de la deuxième session, marque le même enthousiasme en faveur de l'activité conciliaire et la même grille de lecture : « 2500 évêques discutent librement de la situation de l'Église en face du monde moderne. Par leur sens du sacré, par la franchise de leurs débats, par la grandeur de leur accueil aux soucis de l'homme moderne, ils font la preuve de l'éternelle jeunesse de l'Église ».

4 Il faut noter la liberté totale du ton employé, l'humour et l'insolence enthousiaste de Georges Hourdin : quelques années auparavant, un décret du Saint-Office vient de frapper d'excommunication les communistes et leurs sympathisants (1949) ; le mouvement des prêtres ouvriers, proches des Dominicains les plus progressistes, est interdit par Rome après la publication de leur communiqué, dit « Manifeste des 73 » le 3 février 1954, où il est notamment écrit : « La classe ouvrière n'a pas besoin de gens "qui se penchent sur sa misère" mais d'hommes qui partagent ses luttes et ses espoirs ». La citation du manifeste fait référence explicite à la lettre du pape Pie X « sur le sillon » (25 août 1910) : « Inclinez-vous vers toutes les misères ».

5 « La controverse sur la langue de la liturgie occupa curieusement une place considérable dans les débats. Si l'on se souvient que la constitution *Veterum sapientia*, promulguée peu de temps auparavant, avait pris position de manière décidée en faveur du latin, on pouvait se douter de l'âpreté des discussions, de quel poids pouvait peser une tradition de plus de quinze siècles. Le pittoresque ne fit pas défaut aux débats. Il arriva plus d'une fois que des éloges enflammés du latin fussent tenus dans un pénible latin de cuisine, tandis que les avocats de la langue maternelle étaient capables de s'exprimer, eux, dans un latin des plus classiques ! (...) Les discussions purent aussi atteindre à une authentique profondeur. Une citation du discours du patriarche melchite Maximos le montrera : « Il me semble que la valeur presque absolue que l'on veut donner dans l'Église à la langue latine pour la liturgie, l'enseignement et l'administration, se présente comme quelque chose de totalement anormal pour les Églises orientales. Car, finalement, le Christ lui-même a parlé la langue de ses contemporains. Il a aussi célébré le premier sacrifice eucharistique dans la langue que tous ses auditeurs pouvaient comprendre, à savoir l'araméen. Les apôtres et les disciples ont fait de même. Il ne leur serait jamais venu à l'esprit, dans une assemblée chrétienne, de lire les péripécies scripturaires, de chanter les psaumes, de prêcher ou de rompre le pain en utilisant une autre langue que celle que la communauté rassemblée pouvait comprendre (...). Toutes les raisons que l'on produit en faveur d'un latin intangible – langue liturgique, certes, mais langue morte aussi – doivent s'incliner devant l'argumentation claire, univoque et précise de

du monde actuel⁶. L'Église s'ouvre passant du latin de la curie aux langues des souffrances et des réalités du monde. Tous ces aspects, révolutionnaires aux yeux du *tiède* et à nombre de journalistes internationaux, semblent évidents à *La Vie*.

L'événement est universel donc, et le média moderne qu'est *La Vie* traite lui-même de cette couverture médiatique internationale sur le ton moderne le plus contemporain : le Concile est relayé par l'agence Tass jusqu'à la une de *Time* « qui attribue son titre d'homme de l'année à Jean XXIII ». Les photos du numéro du 6 mars 1963⁷ insistent sur l'universalité de l'Église et son inscription dans le monde. Sous le titre « les évêques ont tourné une page pour dire oui au monde moderne », on peut voir une assemblée d'évêques enthousiastes et jeunes votant à main levée ; le portrait de l'évêque de Trivandrium (Inde) « qui a transformé sa maison en un vaste caravansérail » ; la photo d'une banlieue anonyme la nuit uniquement bâtie de barres d'immeubles aux fenêtres éclairées ; un groupe de quatre évêques à une terrasse de café à Rome, dont un noir et un sud-américain, riant aux éclats.

Car l'universalité affichée de l'Église n'est pas signe extérieur de grandeur mais bien au contraire d'inscription dans le monde, et notamment de pauvreté consentie. L'Église est catholique car elle épouse l'ensemble des expériences de l'ensemble des hommes : « Vivant à Rome très simplement, les évêques de tous les pays se sont raconté leurs expériences (...) une semaine de Concile a valu vingt tours du monde ». La plus grande image du numéro du 6 mars 1963 est, sur une page de droite, celle d'un bengalais dénutri tenant un bébé sur son flanc, tendant la main au photographe – au lecteur - : « L'Église a engagé la conversation avec le monde tout entier et en particulier avec celui des pauvres » donne sa légende.

A partir de la première intersession (décembre 1962-septembre 1963), les mots de *pauvre* et de *pauvreté* sont omniprésents dans les comptes rendus et les articles. Il s'agit d'abord de la pauvreté au sens premier : l'Église « n'oublie pas qu'aujourd'hui un milliard d'hommes souffrent de la faim » (6/03/1963). Les paroles du cardinal Lercaro (9/10/1963) plaidant pour une « Église tout entière au service des pauvres » sont rapportées :

« S'il est vrai que le but de ce Concile est d'adapter l'Église à la vérité de l'Évangile, on peut dire alors que le thème central de notre Concile est l'Église en tant précisément qu'elle est l'Église des pauvres (...). Préparez tout de suite des textes pour tous les projets en discussion afin que partout les pauvres aient une place et que l'Église n'apparaisse plus riche et seigneuriale mais tout entière au service des pauvres ».

De quelle primauté parle-t-on ? Du spirituel ou du politique ? C'est par le politique, le changement acté dans la vie quotidienne, que l'on prépare l'avènement d'une libération spirituelle. L'évolution liturgique est moins importante que l'implication des chrétiens aux côtés des pauvres : « C'est très beau de parler dans les langues courantes. Mais si les gens n'ont rien à se mettre dans la bouche, ça ne sert à rien non plus » s'exclame un évêque de Grande-Bretagne (6/03/1963). « Encore et toujours le souci des pauvres » titre Jean Vogel pour son reportage du 20 novembre 1963 où une grande place est donnée à dom Helder Camara, « l'évêque des bidonvilles brésiliens » dont est présentée la « spiritualité du développement » :

« Dieu a créé l'homme libre, mais hors de certaines conditions, cette liberté est en pratique impossible (...) des dizaines et des dizaines de millions d'hommes vivent dans des conditions sous-humaines : ni logement, ni vêtements, ni nourriture, ni éducation, ni travail... qui soient dignes de ce nom. Notre devoir à tous, gens de bonne volonté, mais surtout à nous, Chrétiens, en raison de notre foi, et de leur assurer une vie épanouie ».

La semaine suivante, commentant la tenue en 1964 du Congrès eucharistique international en Inde, Jean Vogel : « Ce sera l'occasion de présenter à ce pays « sous-développé » de 400 millions d'habitants le visage de l'Église des pauvres ». L'Église sera pauvre ou ne sera pas : « L'Église veut vraiment aujourd'hui être simple et pauvre. Mieux, me dit un évêque, elle veut surtout être au service des pauvres. C'est là sa mission. Tous les jours je vois des exemples de sa simplicité ».

l'Apôtre... La langue latine est morte, mais l'Église, elle, est vivante. Si bien que la langue, vecteur de la grâce et de l'Esprit Saint, doit être une langue vivante, car elle est faite pour les hommes et pas pour les anges : il n'existe aucune langue qui doive être intangible... ». Témoignage de Joseph Ratzinger, publiés dans *La Vie* le 15/03/2011.

6 « Bientôt la messe en français ? » titre Francis Mayor (22/10/1963) ; « depuis un an déjà, l'Évangile et l'épître sont proclamés en français face à la foule. Et ce n'est qu'un premier pas. Le français envahira la messe » écrit Pierre Vilain (22/12/1964). « Tandis que dans la basilique Saint-Pierre, les interventions se poursuivent » en latin et sur des sujets d'ordre administratifs, « d'autres problèmes préoccupent les pères hors de l'assemblée. D'abord, et encore, et toujours, le souci des pauvres » note Jean Vogel dans son bloc-notes (20/11/1963). Dans l'enceinte, le latin de la curie. Dehors, les vrais problèmes et les langues du monde : « Nous sommes nombreux à être venus écouter Mgr Helder Camara (...) qui parle de la spiritualité du développement. Il s'exprime en français « comme preuve de son esprit de dialoguer » » cite Jean Vogel.

7 « Premier bilan du Concile », en grande partie rédigé par Francis Mayor, l'un des futurs grands responsables de *Télérama*. Il est l'artisan de la déconfessionnalisation du titre au début des années 1970, le tirage passant de 8000 exemplaires en 1950 à près de 100 000 à la fin des années 1960 et à plus de 500 000 en 1990. Passant des présentoirs des Églises aux kiosques, Francis Mayor supprime la publication du sermon entendu le dimanche dans l'émission « Le Jour du Seigneur ». L'actionnaire principal, Georges Hourdin, s'oppose à cette ligne mais finit par céder.

Le Concile devient ainsi celui du dénuement : vivre chrétiennement signifie vivre dépouillé. Francis Mayor décrit « l'air prolétaire » d'un évêque africain et relaie longuement les propos d'un évêque camerounais (09/10/63) :

« Si nous, nous apportons quelque chose au Concile, c'est notre pauvreté. Pour nous, c'est le Concile du premier siècle (...). Pourquoi hésitez-vous à vous débarrasser de tant de richesses inutiles, de tout ce poids du passé qui paralyse votre marche en avant ? Il y a beaucoup de dorures et de traditions qui ne sont pas essentielles puisque nous nous en passons ».

Le dépouillement de pratiques considérées comme autant d'obstacles entre l'Église et son peuple passe par l'accès à la langue *vulgaire*, celle de tous les jours. Mais aussi, l'abandon d'un train de vie « de seigneurs » comme l'écrit dom Helder Camara aux Pères : « Abandonnons les automobiles coûteuses, ce train de vie trop luxueux. Allons nous jeter aux pieds du pape pour abandonner nos croix en or et lui demander des croix en bois » (09/10/1963). Dans le même numéro le pape est évoqué dans une sorte d'immanence tout existentialiste : « Le pape est là. On ne voit qu'un homme à pied, comme les autres évêques ». Le Concile est projeté vers cette pauvreté : « Une belle fin de Concile. Des évêques décident de vivre pauvres. Combien sont-ils ? Au moins cinquante et peut-être cinq cents » (22/12/1965). Paul VI, abandonnant la tiare, symbole repris et décrit dans le n° spécial de *La Vie* daté de 2012⁸, donne à chaque évêque un anneau doré qu'il porte lui-même. Quelle différence de couverture médiatique entre la couverture d'octobre 1962 et la photo finale du reportage de fin de Concile, le 22 décembre 1965 où l'on voit le pape Paul VI, nue tête, avec comme le dit la légende « le modeste anneau doré qu'il a donné aux évêques ». Dom Helder Camara reste peut-être la figure emblématique du Concile pour *La Vie* : seul à apparaître photographié avec le pape dans le dernier reportage (22/12/1965). Figure vivante du dénuement, « il a d'abord appliqué la pauvreté à sa propre personne. Il ne porte ni pourpre, ni hermine, et sa croix est en bois... » dit la légende de sa photo. On rappellera que José De Broucker, second directeur de la rédaction de *La Vie* (1974-1988) après le passage de relais de Georges Hourdin, est également le biographe de dom Helder Camara et président de l'association « Dom Helder - Mémoire et actualité ».

Le dénuement est donc la marque du retour à la primitivité de l'Église, à sa vérité première, à l'essence de la foi. L'abandon de formes liturgiques surannées va de pair avec la dénonciation de toute connivence avec les formes politiques de l'oppression classique. Les derniers mots de la dernière chronique conciliaire, écrits en gras, synthétisent cette nouvelle forme que prend l'Église : « La pauvreté choisie, le pardon accordé, la fraternité proclamée, la liberté reconnue... C'était bien le Concile de l'Évangile qui vient de se terminer à Rome et qui s'offre maintenant au monde » (22/12/1965).

La Vie est très proche de la pensée dominicaine qui depuis le début du XX^e siècle revisite les liens entre économie, société, politique et Évangiles. Le père Gourbillon, « directeur religieux de *La Vie Catholique* » et l'un de ses fondateurs avec Georges Hourdin, énonce sur deux pages ce que doit signifier la *pauvreté* pour les croyants, proposant des références évangéliques précises, pour en faire un modèle de vie contemporain auprès des lecteurs : « Tous les chrétiens se doivent de prendre pour modèle l'Église des premiers temps. (...) Dans notre vie personnelle, commençons tous par être des pauvres ». L'apostolat passe ainsi par un dépouillement de soi, une vie humble, auprès des humbles. L'objectif du Concile, titre-t-il, est d'aller vers une Église pauvre (9/10/1963) :

« Tous ces biens (...) nous devons individuellement les mettre au service de tous ceux qui nous entourent, sans oublier les gens des pays lointains, car nous devons avoir un cœur ouvert aux dimensions du monde. (...) Collectivement, nous devons travailler au plan national et international à créer un monde où il n'y ait pas d'indigents : un monde où nous ne voulons pas qu'il y ait des « classes » et des nations pauvres. Tous de telle manière, nous devons travailler à établir un tel ordre social. (...) Sans nous le Concile ne peut rien. Dans notre vie personnelle, commençons tous par être des pauvres ».

La théologie dominicaine progressiste est partout présente dans les commentaires de *La Vie*. Francis Mayor décrit une messe en la basilique Saint-Pierre, « aussi simple qu'une chapelle de banlieue » en ces mots : « Une messe aussi vivante que dans ma paroisse de Puteaux. (...) Je me suis rappelé telle messe du soir autour d'un prêtre-ouvrier » (6/11/1963). L'un des mots repris du discours d'Helder Camara est celui de *socialisation* : « Comme les choses vont vite ! Ce mot de socialisation, on n'est pas étonné qu'il revienne à plusieurs reprises ces jours-ci, jusque dans les débats à Saint-Pierre » s'exclame Jean Vogel, le journaliste de *La Vie* (20/11/1963). Lors de la première concélébration du pape avec vingt-quatre évêques « représentant toutes les races du monde », Jean-Philippe Caudron rapporte les paroles « d'un journaliste habitué du Concile : on se croirait dans une paroisse de banlieue » (23/09/1964). Le journaliste Pierre Vilain, qui couvre la fin du Concile, proche du

⁸ « L'abandon de la tiare, ce symbole du pouvoir temporel papal, fut l'un des gestes les plus spectaculaires de Paul VI. Le 23 novembre 1964, il la dépose solennellement sur l'autel de Saint-Pierre, devant les pères du Concile. Les évêques se cotiseront pour la racheter, au profit d'œuvres de charité. Un geste fort, auquel l'archevêque brésilien, dom Helder Camar, communique intensément. Pour lui, le pape renonçait à cette couronne « pour bien marquer que l'Église n'est plus et ne désire plus être une dominatrice temporelle » (27/09/2012).

père Louis-Joseph Lebre⁹, a ces mots pour décrire la dernière concélébration : « (Les évêques) veulent partager la vie de leurs frères dans le Christ, être davantage des animateurs selon l'Esprit que des chefs selon le monde » (22/12/1965).

C'est avec des lunettes de prêtres-ouvriers que *La Vie* observe et décrit la « révolution » conciliaire, et avec gourmandise que le journal rapporte de quelle manière le Saint-Office est condamné par le cardinal Frings : « Le Saint-Office a des méthodes qui lui viennent du moyen-âge, elles sont dépassées et font aujourd'hui scandale dans le monde » (20/11/1963). Cette « nouvelle théologie » remet en première ligne le mouvement dominicain, châtié au milieu des années 1950¹⁰ : Monseigneur Ancel, « l'évêque ouvrier dans un quartier populaire » (9/10/1963) est le délégué des évêques français – c'est lui qui ordonnera en 1968 Jacques Folliet¹¹, co-fondateur de *La Vie* - ; les pères Lebre, Congar et Chenu étant nommés parmi les experts du Concile...

3- Trois écueils : la réaction, l'évolution tiède, le peuple

La lecture attentive du journal montre malgré tout, comme en filigrane dans ces pages pleines d'enthousiasme, trois écueils importants.

Le premier est celui de la *réaction*, menée par ceux que Georges Hourdin nommait les « vieux de la vieille », les « prophètes de malheur », et que l'étiquette « d'intégrisme » résume ou rassemble aux yeux de *La Vie*. Mais cette première réaction est étouffée dès le début du Concile par Jean XXIII, permettant la collégialité des débats et de la rédaction des textes premiers¹². Une seconde vague d'opposition se dresse en fin de deuxième session :

« Le débat est dur parce que les chefs de la Commission qui doivent préparer les textes à adopter dans ce sens ne veulent pas tenir compte du vote récent sur le pouvoir universel des évêques. La mésentente est très sérieuse. La Commission est-elle au-dessus du Concile ou à son service ? » (20/11/1963).

Elle est à son tour franchie. L'opposition interne, administrative et romaine, finit par plier devant un mouvement de revitalisation qui semble, à la lecture des années 1962-1965, irréprouvable. Le vote toujours massif des évêques cache et noie, pour le moment, la minorité opposée aux idées conciliaires.

Le second écueil est le sentiment d'une évolution qui ne va pas assez loin, d'une « révolution inachevée » (titre du n° spécial de 2012). Lors de la deuxième session, les journalistes de *La Vie* montrent leur impatience devant des ouvertures encore trop timides. Francis Mayor est le plus virulent. Le titre de son « bloc-notes » est provocateur : « Il faut inviter les femmes au concile ». Les sous-titres sont éloquentes : « On matraque les ouvriers : dites-le au Concile », « les laïcs sont trop peu nombreux au Concile », avant de laisser longuement la parole au Cardinal Suenens¹³ :

⁹ Louis-Joseph Lebre (1897-1966), fondateur en 1942 d'*Économie et Humanisme*. Appelé comme observateur par Paul VI, il participe à la rédaction de *Gaudium et Spes*, constitution pastorale sur l'Église et dans le monde, votée le 6 décembre 1965. Il est l'une des têtes pensantes de l'encyclique *Populorum Progressio* (1967).

¹⁰ En 1950, des dominicains des campagnes décident de sortir de leur couvent pour travailler comme ouvrières agricoles. En février 1954, le « Manifeste des 73 » qui dénonce le choix impossible auquel sont contraints les prêtres-ouvriers, amène la sanction de Rome contre les prêtres-ouvriers ainsi que certains théologiens – dont les pères Congar et Chenu.

¹¹ En 1968, Jacques Folliet, originaire de Lyon, reçoit l'ordination sacerdotale de Mgr Ancel, supérieur de l'Institut du Prado. En 1953, Mgr Ancel demande au Vatican l'autorisation de travailler en entreprise, « pour mieux comprendre les problèmes des prêtres en condition ouvrière ». En juin 1954, le cardinal Ottaviani, responsable du Saint-Office, l'autorise à vivre dans une communauté du quartier populaire de Gerland.

¹² « Le pape ne peut pas tenir un concile tout seul. Qu'allait faire les évêques ? », bloc-note de Francis Mayor daté du 6 mars 1963 sous le titre général « 2500 évêques ont dit oui au monde moderne ».

¹³ La notice nécrologique du Cardinal Suenens, rédigée en 1996 par José de Broucker rappelle le rôle capital que joua le Cardinal Suenens au Concile. « D'abord comme architecte : c'est lui qui, le 4 décembre 1963, dessina les deux axes de travail – ad intra, c'est-à-dire questions d'Église, et ad extra, c'est-à-dire questions du monde – et posa les deux rails qui permirent à Vatican II de poursuivre sa route et d'arriver à bon port. Trois ans après la clôture du Concile, le cardinal s'inquiétait de l'oubli dans lequel lui semblaient déjà tombés les grands principes de collégialité, de coresponsabilité et de subsidiarité solennellement proclamés constitutifs de l'Église et conditions du dialogue œcuménique. C'est alors qu'il battit le rappel avec son livre sur *La Coresponsabilité dans l'Église d'aujourd'hui...* Pour bien se faire entendre, il mit les points sur les i, le 15 mai 1969, dans une grande interview aux Informations catholiques internationales. Têtes de chapitres : le centre et la périphérie, primauté et collégialité, l'évêque et son peuple, la vie et les lois, le pape et la curie, le statut et la mission du nonce... Diffusée en de nombreuses langues, cette interview dont tous les termes étaient sagement pesés fit l'effet d'un coup de tonnerre... » Mgr Suenens est allé plus loin que Mgr Gaillot, se souvient aujourd'hui le père Ringlet, vice-recteur de l'Université de Louvain. Paul VI, lié de tant de manières au cardinal, en fut douloureusement atteint, la curie suffoquée ». <http://www.lavie.fr/archives/1996/05/16/le-cardinal-suenens-s-est-eteint-a-91-ans-un-prince-non-conforme.2050303.php>.

« Il faut beaucoup plus de laïcs ici. Et maintenant, parmi les auditeurs, il nous faut inviter les femmes : sinon nous ignorons la moitié de l'humanité. Il nous faut inviter des religieux et religieuses parce que leur rôle est admirable et qu'ils doivent contribuer à notre recherche » (30/10/1963).

La parole est également laissée, longuement, à Félix Lacambre, secrétaire général de l'Action Catholique Ouvrière :

« Il n'y a pas un seul Noir ni un seul Jaune parmi les auditeurs laïcs du Concile. Il n'y a pas un seul représentant direct du monde ouvrier. Nous étions sept laïcs ce matin à Saint-Pierre au milieu de 2500 évêques, sept laïcs pour représenter quatre cent millions de catholiques. (...) L'exploitation des ouvriers reste une réalité (...) les chances de nos enfants d'entrer à l'Université sont 100 fois moindres que celle des enfants de la bourgeoisie » (6/11/1963).

Lorsqu'on apprend que seuls les journalistes hommes seront admis dans la basilique pour la messe et que les femmes ne pourront pas y entrer, Jean Vogel s'exclame : « Nous sommes consternés » (27/11/1963).

A la veille de la quatrième session, *La Vie* propose un état des lieux des sentiments à l'égard du Concile : « Le Concile ? On attendait une explosion, c'est seulement un pétard, disait quelqu'un au soir de la troisième session » (22/12/1964). On ressent une lassitude en fin de Concile : « La quatrième session du Concile : pour quoi faire ? » s'interroge Jean-Philippe Caudron (8/09/1965), comme si la vague d'enthousiasme retombait devant la réalité de l'inertie du grand corps qu'est l'Église, administration romaine devenue pourtant dans sa formulation nouvelle « peuple de Dieu ».

Pour la première fois, on titre sur des problèmes liés par les changements conciliaires. Si le succès du Concile « est assuré », notamment dans la mise en œuvre de la réforme liturgique, « des problèmes demeurent, celui notamment de la qualité des nouvelles célébrations » (12/09/1965). Mais jamais nous n'aurons lu dans les pages du journal de l'époque, des avis opposés aux décisions conciliaires.

La lecture des quatre constitutions, des trois déclarations et des neuf décrets rédigés lors du Concile montre l'écart entre la réalité des textes conciliaires et la réception qu'en font les journalistes de *La Vie*. L'hebdomadaire titre sur la « modernité » l'Église : mais de quoi cette modernité est-elle le nom ? Et de quelle Église parle-t-on, sinon de l'engagement communautaire ou personnel des laïcs auprès du *prochain* à l'échelle du monde ?

Car le terme même de « modernité » est absent de l'ensemble des textes conciliaires. La formulation conciliaire qui nous semble reprendre la problématique du « lien entre l'Évangile et la modernité » se trouve dans le décret n°2, *Presbyterorum ordinis* (7/12/1965), à l'endroit de la « condition des prêtres dans le monde » :

« Ils ne pourraient être ministres du Christ s'ils n'étaient témoins et dispensateurs d'une vie autre que la vie terrestre, mais ils ne seraient pas non plus capables de servir les hommes s'ils restaient étrangers à leur existence et à leurs conditions de vie ».

Ce court passage renvoie à une note (*note 20*) qui est l'une des plus développées des 9 décrets conciliaires :

« Ce zèle de progrès spirituel et moral trouve un stimulant de plus dans les conditions où se déroule la vie de l'Église. Celle-ci ne saurait demeurer indifférente aux changements du monde qui l'environne et qui, de mille manières, influence sa conduite pratique et la soumet à certaines conditions. L'Église, on le sait, n'est point séparée du monde, elle vit dans le monde. Les membres de l'Église subissent l'influence du monde ; ils en respirent la culture, en acceptent les lois et en adoptent les mœurs. Ce contact intime avec la société temporelle crée pour l'Église une situation toujours pleine de problèmes ; aujourd'hui, ceux-ci sont particulièrement aigus [...]. Voici comment saint Paul éduquait les chrétiens de la première génération : "Ne formez pas avec les infidèles d'attelage disparate. Quel rapport, en effet, entre la justice et l'impiété ? Quelle union entre la lumière et les ténèbres ? ou quelle association entre le fidèle et l'infidèle ?" (cf. 2 Co 6, 14-15). La pédagogie chrétienne devra toujours rappeler à son élève des temps modernes cette condition privilégiée et le devoir qui en découle de vivre dans le monde sans être du monde, selon le souhait rappelé ci-dessus, que Jésus formait pour ses disciples : "Je ne te prie pas de les retirer du monde, mais de les garder du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde" (cf. Jn 17, 15-16). Et l'Église fait sien ce même souhait. Mais cette distinction d'avec le monde n'est pas une séparation. Bien plus, elle n'est pas indifférence ni mépris. Quand l'Église se distingue de l'humanité, elle ne s'oppose pas à elle, au contraire, elle s'y unit. » (Paul VI, Encycl. *Ecclesiam suam*, 6 août 1964 : AAS 56 (1964), p. 627 et 638.)

Quelle leçon faut-il tirer de cette longue note ? « L'Église (...) n'est point séparée du monde, elle vit dans le monde ». Mais tout autant, elle n'est pas de ce monde comme le rappelle la citation de Jean. Rien n'est clairement indiqué et tout est sujet à interprétation sur la façon de se *distinguer de l'humanité*, qui est la façon, selon les textes conciliaires et finalement selon une belle continuité théologique¹⁴, *de s'y unir*. Certes : mais refusant toute historisation politique du message évangélique ou de son interprétation, l'Église se met alors dans la position de devenir illégitime dans le débat politique.

14 Continuité qui va de la condamnation de l'esprit du Sillon (1910) à celle de l'Action Française (1926), et bientôt de l'expérience des prêtres-ouvriers (1953) comme de la « théologie de la libération » (1982) : l'Église instituée refusant toute subordination à tout mouvement politique, à toute historisation.

On comprend de quelle manière l'écart entre le vif enthousiasme des journalistes de *La Vie* et les textes conciliaires est patent. Or, ce sont ces commentaires qui se diffusent le plus vite auprès des chrétiens de France, ce qui nous amène au troisième écueil.

Ce troisième écueil est la réalité de la réception du « peuple », qu'il soit ou non « de Dieu » selon la nouvelle désignation qui remplace le mot d'Église dans les textes et la nouvelle liturgie¹⁵. Ici l'opposition est frontale entre les tenants et les opposants aux changements qu'apporte le Concile. Lorsque les uns réclament – et obtiennent – des avancées certaines en faveur des laïcs¹⁶, les « vieux de la vieille » représentés ici par les propos du Cardinal Ruffini ont une autre image de la société civile, rappelant les propos d'un archevêque anglican du XIX^e siècle :

« Si on ne freine pas tout de suite les laïcs en Angleterre, ils finiront par gouverner l'Église. Quelle est la véritable occupation des laïcs : la chasse, le sport, le tourisme. Quant à se mêler des affaires religieuses, ils n'y ont aucun droit » (30/10/1963).

La grande question est en-effet celle-ci : Le peuple va-t-il suivre la révolution que semblent proposer ... les nouveaux chefs de l'Église ? La question est posée lors de la troisième session, au milieu du gué : « Il faudra espérer que le Peuple ne fasse pas échec par son inertie à l'offre que les Pères auront conçue pour lui » (6/11/1963). Le même Francis Mayor, ancien séminariste, s'interroge sur le sens du Concile, extrapolant à l'extrême :

« Qu'est devenu le Concile ? S'est-il enlisé, pourrait-il décevoir les espoirs du monde ? (...) La réussite de Jean XXIII fut en ceci que, dans les HLM ou dans les favelas d'Amérique Latine et peut-être au Kremlin, des hommes pensent à lui comme à un ami sûr » (9/10/1963).

On a nettement compris que les « espoirs du monde » sont ici exprimés davantage en images politiques qu'en termes liturgiques, théologiques ou spirituels.

Le journal donne pour la première fois en décembre 1964 une très large tribune à des laïcs anonymes, croyants ou non, et à leur sentiment de l'événement conciliaire lors de la troisième intersession : « Que pensent les Français du Concile ? (...) certains sont déçus, d'autres sont déçus, d'autres aussi ne sont pas au courant ». La plus grande partie des propos reflète les attentes de la ligne directrice du journal : « Depuis des années, nous avons une foule d'aspirations et d'espoirs, mais ils étaient comme scellés sous une grosse dalle » (un prêtre de banlieue). Est-ce cette « grosse dalle » qui a rendu à ce point minoritaires les croyants dans la société civile ? : « Pour les gens de ce quartier (...) il y a peut-être deux hommes sur cent qui vont à la messe » (curé de paroisse) ; « Une libération. (...) On a senti comme un courant d'air frais. Maintenant aussi les chrétiens ne sont plus qu'une petite minorité » (mère de famille). Énoncées selon la nouvelle méthode sociologique de l'enquête d'individus représentatifs, les déceptions, de fait, sont fortes :

« Les tenants de l'ordre, de la richesse et du pouvoir écraseront toujours [l'esprit de l'Évangile] » (comédien, 25 ans) ; « Pour moi, la dernière session du Concile a enterré les problèmes essentiels : l'œcuménisme, le contrôle des naissances, le mariage des prêtres » (employé, 33 ans) ; « Le Concile supprime la richesse de l'Église. Avec l'argent ainsi obtenu elle pourra davantage aider les pauvres et développer les missions. C'est pour ça qu'elle existe non ? » (lycéen, 16 ans) ; « L'Église doit être pauvre, en matière mais aussi en esprit. Il faut donc supprimer le faste et les richesses mais encore les règles qui perturbent la relation entre Dieu et les hommes » (avocat, protestant, 54 ans) ; « [Le Concile] n'a pas pensé assez aux ouvriers, les vrais pauvres de notre époque » (ajusteur, 34 ans) ; « J'ai un mari, des enfants. Ne soyez pas surpris que je parle de la limitation des naissances » (mère de famille).

Un seul point de vue contraire est donné, mais assez global :

« D'un point de vue dogmatique, les Protestants sont dans l'erreur ; autre chose me déconcerte : la suppression du décorum, de l'apparence extérieure. L'Église a besoin d'argent : celui-ci ne peut venir que des riches. Il faut donc les attirer par de belles choses. Ensuite, on veut nous présenter les prêtres comme des hommes comme les autres. Non, ils ne le sont pas. Ils nous sont supérieurs et devront le rester » (mère de famille 3 enfants).

Le point de vue synthétique est apporté, toujours anonyme, par « un journaliste qui a suivi tout le Concile » :

« Il n'y a pas eu de décisions spectaculaires dans cette troisième session (...) : nombreux sont ceux, chrétiens et non chrétiens qui le regrettent. Je crois que le vrai problème n'est pas là (...) Il s'est passé quelque chose de beaucoup plus important : un début de changement profond des mentalités. Tous les grands problèmes qui préoccupent les hommes d'aujourd'hui ont été abordés, non pas sous l'angle juridique, mais du seul point de vue qui compte : comment aimer Dieu, comment aimer ses frères à

15 Sous une photo d'une foule en très grande majorité féminine, jeune et enthousiaste lors du passage du pape en Inde, la légende suivante : « L'Église, c'est le peuple de Dieu, le grand rassemblement des baptisés qu'ils soient jaunes, blancs ou noirs... c'est là, la grande proclamation, la révolution de la dernière session du Concile » (22/12/1964).

16 « Tous les hommes sont frères » proclame la légende d'une série de cinq photos d'hommes jeunes de tous les continents (11/12/1963) ; « Le pape au milieu des hommes : c'est une image de l'Église telle que la dessine le Concile » dit-une autre (22/12/1964).

travers ce problème. (...) La nouvelle mentalité secrètera toute seule tous les changements à entreprendre. Ce Concile nous a appris comment prendre à la fois Dieu et le monde plus au sérieux ». Or, c'est sous un « angle juridique » que l'on pense moderne d'accorder l'Évangile à la « modernité », les journalistes état *de ce monde* et non pas des représentants ecclésiaux. C'est dans cette perspective que *La Vie* se donne alors à son travail de pastorale et d'apostolat par un effort redoublé d'information. Car « Le plus grave est qu'une partie de la presse d'extrême droite, en France notamment, exploite les déclarations de certains prélats qui redoutent de voir le Concile s'engager trop vite dans l'époque moderne » pressent le journal (12/12/1965).

Cependant, entre le principe de réaction dont on n'a pas alors conscience de la force de sape et celui de « révolution » dont on pressent qu'elle ne sera pas aboutie, l'événement conciliaire prend peu à peu sa place dans la cohorte des événements d'une Histoire qui s'accélère et perd pour beaucoup de sa vigueur. La question première et cruciale de l'annonce de l'Évangile dans le monde contemporain semble s'effacer au profit d'un autre questionnement, tout politique : Vatican II ouvre-t-il la porte à la « modernité » ou au ... « modernisme¹⁷ » ? La primauté est-elle pour le politique, dénué de toute spiritualité, ou au spirituel, purifié de tout engagement politique ?

4- La « Révolution inachevée »

Aucun numéro spécial de *La Vie* vient marquer les dix ans du Concile. Le numéro du 8 au 14 novembre 1972 offre cependant deux pages pleines sur la réunion des évêques à Lourdes « pour une pratique chrétienne de la politique » : « Non, la politique n'est pas sale ! », « L'Évangile n'est pas neutre », « Chrétiens et lutte des classes », offrant dans son intégralité le paragraphe intitulé « lutte des classes » du document final de la conférence des évêques. La lecture fine des documents montre que l'on souhaite corriger la doxa marxiste qui s'impose alors dans la « société moderne », mais qu'on ne la contredit pas frontalement. La chute des ordinations s'impose également comme un thème majeur : comment faire avancer l'Église dans ces conditions ? Le « nouveau visage de l'Église », celui de « l'Église de l'an 2000 » tarde à apparaître entre la disparition des anciennes formes, la chute des vocations, et le renouveau laïc dans une société civile pour qui les rouages économiques deviennent plus importants que les forces spirituelles, au point de les rendre caduques.

Tout autre est le numéro de 1982 qui commémore les vingt ans du Concile, par un long et unique article de René Laurentin. Le long témoignage de celui qui fut l'un des nombreux « experts » au Concile permet d'entrer dans la réalité du fonctionnement des quatre sessions « d'immense labeur », mais aussi dans les arcanes et les chicanes des trois ans de « l'aventure du Concile » - montrant finalement que la machine romaine restait formidablement puissante. Entre autres, René Laurentin fait observer que les textes concernant la « liberté religieuse » et l'antisémitisme ont été infiniment complexes à mettre en œuvre. Et que plusieurs débats cruciaux furent soustraits à l'Assemblée :

« Curieusement, ceux qui concernaient la sexualité : mariages mixtes, célibat des prêtres, problème des divorcés remariés. Ces questions sont restées non résolues, faute d'avoir été discutées avec la profondeur qu'apportait la confrontation guidée par l'Esprit Saint ».

On remarque que pour beaucoup, ce sont ces questions qui continuent d'apparaître aujourd'hui comme un fossé entre « le monde moderne » et l'Église contemporaine. La question de l'autorité reste également première, rappelant que la révolution copernicienne du passage de structure verticale hiérarchique à la promotion de peuple de Dieu au service duquel sont le pape et les évêques, reste un tour de force politique¹⁸ ... et spirituel.

A la lecture du témoignage, on reste frappé par la puissance de la machinerie administrative et par le rapport de forces qui s'est joué - et se joue encore. Cependant, le numéro daté de 1982 n'offre aucun débat d'ordre théologique, aucune source spirituelle afin de nourrir ce rapport de forces et d'en comprendre les enjeux. Mais la fusion forte et dynamique entre les deux pôles de l'aspiration spirituelle et de la nécessité d'être au monde pleinement et sans tabou, que semblait synthétiser la personne du « bon pape Jean XXIII », l'initiateur du

17 D'un côté, le journalisme chrétien laïc des années 1960 qui s'enthousiasme sur la modernité : « Désireux de rajeunir l'Église pour la fiancer (...) au XXI^e siècle qui vient à folle allure à notre rencontre » (6 mars 1963) ; de l'autre, la tradition vaticane et les traditionalistes pour qui toute ouverture à la modernité porte le poison du « modernisme » comme le résume le mieux l'encyclique de Pie X : « Voilà qui suffit et surabondamment, pour montrer par combien de routes le modernisme conduit à l'anéantissement de toute religion. Le premier pas fut fait par le protestantisme, le second est fait par le modernisme, le prochain précipitera dans l'athéisme » *Pascendi Dominici gregis*, § 55 (1907). Cet extrait du blog de *Ouest-France* sur le thème « Que reste-t-il de Vatican II ? » me semble rééquilibrer les deux vues antagonistes d'un point d'un laïc chrétien d'aujourd'hui : « J'ose espérer que les Pères du Concile avaient plutôt en tête de rendre l'Église plus fidèle à l'esprit de Notre Seigneur [que de l'ouvrir à la modernité], car je ne vois toujours pas en quoi entrer dans la modernité serait a priori une vertu indispensable sauf à croire que cette dernière serait intrinsèquement plus chrétienne. Quant à dire que l'Église a 200 ans de retard, pour ma part j'aurais plutôt tendance à dire que l'Église a à peu près 2000 ans de retard par rapport à la volonté de son fondateur, ce qui est très différent ». Dominique Bargiarelli (14/09/2012) <http://religions.blogs.ouest-france.fr/archive/2012/09/13/que-reste-t-il-de-vatican-ii.html>.

18 « Si un État voulait en faire autant, ce serait la révolution ou le chaos » lui dit Michel Debré.

Concile, et nombre de ceux qui ont cru de toute leur force en l'événement¹⁹, semble désormais impossible au sein de l'institution :

« Il était surnaturel tout naturellement. Il était naturel avec un tel esprit surnaturel que nul ne discernait une soudure. Il respirait la foi comme il respirait la santé physique et morale, à pleins poumons. Il vivait en présence de Dieu avec la simplicité de quelqu'un qui se promène dans les rues de sa ville natale²⁰ ».

De même semble écrasée la complexité douce et nécessaire de la nouvelle théologie présentée par dom Helder Camara :

« Chacun note que Mgr Helder Camara n'a pas de paroles dures pour les riches. (...) Ce sont surtout des aveugles, dit-il. Certes pour l'instant leur aveuglement est angoissant, mais aimons-les comme les pauvres. Cherchons tous ensemble une socialisation qui soit l'épanouissement de chacun » (20/11/1963).

Cette fusion originelle entre esprit et matière semble avoir disparu des grandes lignes du journal jusqu'au début des années 2000. Il ne saurait y avoir que d'un côté les bons, les modernes, et de l'autre les traditionalistes, en refus de la réalité du monde, qui dicte ses lois, sociales ou sociétales. La pauvreté a été lue comme une pauvreté de corps strictement, et ses causes dues uniquement aux forces de l'aliénation et de l'oppression bourgeoise occidentale. L'esprit dominicain et apostolique des années 40-60, celui du *Sillon* contre lequel s'élevait Pie X, s'est à son tour affaissé dans la masse chrétienne française devant la grande puissance du matérialisme devenu mondial : l'effort que demande cet esprit, à l'instar des propositions du père Gourbillon en 1963, n'est pas suivi par la grande majorité des croyants – et des non-croyants. Serait-il hors de portée pour les citoyens de la « société moderne » occidentale ? Si changement de vie il pouvait y avoir, ne serait-il dû que par stricte procuration politique ? Malgré l'émergence de nombre de réalisations nouvelles d'ordres évangélique, apostolique, spirituel – pensons par exemple à la communauté de Taizé, aux JMJ - les « années Jean-Paul II », pape mondialisé qui a donné à l'Église une aura incomparable, sont lues à l'aune d'un retour à la tradition morale :

« Pour autant, les bornes désormais traditionnelles ont été rappelées. Jean-Paul II a réaffirmé sa condamnation d'une théologie inféodée à quelque idéologie ou courant politique que ce soit et, si la surpopulation est une des plaies du tiers monde, il n'est pas question, a-t-il rappelé, de s'y opposer sans considérer *la moralité des moyens employés* » (15/10/1992).

L'image années-60 de « Saint-Pierre de Rome, aussi simple qu'une chapelle de banlieue » ne s'impose plus. N'ayant pu réussir à rehausser le spirituel dans l'ensemble des actes du quotidien, le « haut » que représente l'Institution s'est *désacralisé* – au sens où la communauté des laïcs se détache d'elle comme d'une borne ne donnant plus sens au quotidien, et peut-être à l'ensemble de la vie. L'Église, à la fin du pontificat de Jean-Paul II et lors de la succession de Benoît XVI n'a été perçue, non sans raison peut-être, que comme incapable d'écouter le ... « monde moderne ». Cette crise est-elle due à Vatican II qui a ouvert l'Église à la « modernité » au risque de l'engloutir dans le monde ? Une chronique récente d'Aimé Savard à l'occasion de la disparition de Pierre Vilain, l'un des journalistes ayant couvert le Concile, s'y oppose fermement :

« Si, dans ces années, beaucoup de catholiques s'éloignaient de la foi et de l'Église, c'est parce qu'avant ce Concile, la plupart des baptisés – y compris beaucoup de prêtres - n'avaient pas fondé et nourri leur foi avec la Bible lue, étudiée et priée, avec une liturgie vraiment compréhensible et vivante, avec une catéchèse centrée sur la personne du Christ plutôt que sur des « vérités à croire » qu'on apprendait par cœur sans toujours les comprendre. Ceux qui, nés après Vatican II qu'ils n'ont connu que dans les livres, dissertent aujourd'hui sur le « Concile réel » pour mieux en limiter la portée, devraient réfléchir à cela en conscience et à la lumière de l'exemple du Christ dans l'Évangile » (15/03/2013).

L'appel de la pauvreté s'est transformé pour beaucoup en absence de réponse : absence de la présence chrétienne dans une cité sécularisée et matérialiste, absence de prêtres ; mais parallèlement, absence de la présence du Christ dans nombre de chrétiens absorbés et dissous par le matérialisme et l'individualisme, absence d'engagement concret et de spiritualité.

En ce sens, le mouvement « catho de gauche » qui marque les années 60-70 et qui trouvait dans la nouvelle presse chrétienne – notamment *La Vie* – un relai semble s'essouffler du double fait de la déconfessionnalisation de son engagement, et d'un désenchantement des repères politiques initiaux. Le journalisme chrétien devient dès lors du journalisme dans un monde non chrétien, et perd pied à la foi avec son lectorat et avec sa singularité dans le paysage journalistique. Tournant le dos à son identité « chrétienne d'actualité », la nouvelle stratégie confirme la dissolution d'une parole évangélique dans un monde où les repères politiques ont fondu également²¹.

19 On pense à cette définition de l'homme de foi qui est selon les mots de J. G. Gourbillon « à la fois un homme du présent et un homme de l'éternel », « Les Prophètes et nous », *Cahiers Evangile*, no 3, Paris, Ligue Catholique de l'Evangile 1951, p. 6.

20 Propos du Cardinal Suenens repris le 9 octobre 1963. Ces mots font penser à la voie du « surnaturalisme historique » évoquée par Emmanuel Mounier dans un texte de 1949, *Feu la chrétienté*, Desclée de Brouwer, *Les Carnets*, 2014.

On peut lire comme un nouveau tournant, à partir des années 2006, la décision de *La Vie* d'intégrer en son cœur un feuillet supplémentaire intitulé « Les Essentiels » - qui prend la place du programme télévisé... Une reformulation plus récente de la maquette donne à entrer dans le journal par deux rubriques successives : « Agir » et « Croire ». Le journal redéfinit en son sein et dans les médias sa place d'hebdomadaire chrétien d'actualité, en assumant à nouveau pleinement son identité chrétienne et en creusant ce qui en fait la source : la connaissance de la Bible et l'exemple actuel de personnes vivant leur foi. Retrouvant une grande liberté de ton vis-à-vis des autorités religieuses comme politiques, *La Vie* ne s'intéresse plus tant à l'administration religieuse ou politique²² qu'aux messages évangéliques et à leur capacité à être entendus, actifs et porteurs de sens dans nos sociétés. Ce n'est pas tant en termes de *pauvreté* que la ligne du journal repense le christianisme dans la cité, mais en termes de *valeurs faibles* - « la gratuité, la ritualité, la fragilité et finalement la possibilité même d'une cohérence du sens²³ » – face aux « vérités molles » de notre temps qui est selon son actuel directeur de la rédaction dominé désormais par une contre-culture devenue officielle, plaçant l'individu « enfin libéré, bien seul face à la marchandisation des corps et des cœurs ».

Ainsi, le dernier numéro de *La Vie* faisant état longuement du Concile, le 27 septembre 2012, ne propose aucune synthèse²⁴, ne souhaitant pas compter les points entre « présumés dévotionnistes de gauche ou de droite », mais donne avant tout la parole à des individus de communautés de foi ou de pensée distinctes : un orthodoxe, une protestante, une juive libérale, un moine dont le « monastère s'est finalement converti à la vision de Vatican II²⁵ », un musulman, une bouddhiste, une philosophe athée, un intellectuel agnostique²⁶. Tous reconnaissent un élan formidable amené par le Concile, de nombreuses avancées, mais pointent certains éléments précis :

« Le regard trop tourné vers la terre en oubliant le ciel » ; un repli identitaire sur son propre profil, [comportement] qui concerne l'ensemble des institutions ; l'impossibilité pour les femmes d'accéder à

21 A la fin des années 90, le directeur de la rédaction Jean-Claude Petit (entré en 1972 dans le groupe) souhaite une nouvelle formule pour revivifier les ventes (la diffusion payée 1999-2000 est de 216 920 exemplaires alors). « Quand Gilles de Courtivron est arrivé à la présidence du groupe en 1997, chaque filiale a dû élaborer un plan stratégique à quatre ans. Le nôtre, présenté en octobre 1998, comportait la nouvelle formule qui vient de sortir et grâce à laquelle nous espérons atteindre les 250 000 exemplaires fin 2004. Toutes les énergies seront mobilisées pour parvenir à *réinventer La Vie* ». Il s'agit alors de « Persuader les milieux publicitaires que l'hebdomadaire n'est pas un journal lu par des grabataires ou des curés ». Voici le regard que porte le journal sur lui-même alors : un hebdomadaire déconnecté de la ... modernité. Cette « mobilisation », selon les mots de son directeur, « demandera sans doute un travail de longue haleine ». <http://www.strategies.fr/actualites/medias/r18722W/comment-relancer-un-titre-qui-s-essouffle.html>. Le choix élaboré consiste à choisir un nouveau directeur de la rédaction, Max Armanet, qui a travaillé à *Libération* (1981-1990), au *Nouvel Observateur* jusqu'en 2000, date à laquelle il prend la direction de *La Vie* jusqu'en 2006 avant de revenir à *Libération* où il occupe le poste de ... « directeur du développement » jusqu'en 2011. Or, les ventes de l'hebdomadaire chrétien déclinent : 195 740 exemplaires en 2001-2002. La stratégie « publicitaire » de positionnement dans le concert des « news magazine » a échoué. « Le seul point commun avec l'ancienne formule est, outre le nom, le respect de nos quatre valeurs : liberté, égalité, fraternité et laïcité. (...) Nous avons la conviction que *La Vie* incarnera, en presse, les années 2000, comme le fit *L'Express* pour les années soixante ou *Libération* pour les années quatre-vingt », affirme Max Armanet. <http://www.strategies.fr/actualites/marques/r27836W/l-humanite-c-est-la-vie.html>. Tournant le dos à son identité « chrétienne d'actualité », la nouvelle stratégie confirme la dissolution d'une parole évangélique dans un monde où les repères politiques ont fondu également.

22 Dans une réponse récente à un courrier de lecteur, le directeur de la rédaction donne le ton du journal : « Le respect de la personne ne doit donc pas nous empêcher d'exercer notre métier avec un peu d'esprit poil à gratter, sans quoi le journalisme risque de sombrer dans la complaisance et la connivence vis-à-vis des pouvoirs politique, économique ou religieux. » (30/01/2014)

23 Jean-Pierre Denis, *Pourquoi le christianisme fait scandale ?* Paris, Seuil, 2010.

24 On retrouve cette ligne dans un éditorial de Jean-Pierre Denis (31/12/2009) intitulé « Sainte papauté ». « L'essentiel est donc peut-être là, dans ce refus d'une lecture binaire. On retrouve ici le même débat qu'à propos du Concile Vatican II. Benoît XVI prône et prêche une historiographie nouvelle. Il se refuse à penser le catholicisme en termes de ruptures, et insiste au contraire sur la continuité et l'homogénéité de la tradition catholique. Il récuse l'existence même de ces deux modèles. Il serait ridicule d'affirmer qu'en passant de tel pontificat à tel autre l'Église aurait cheminé de l'ombre à la lumière, de la lâcheté au courage, et encore moins du traditionalisme au progressisme. Mais, à l'inverse, à force de gommer les différences, on finit par brouiller le message jusqu'à le rendre incompréhensible. Surtout à propos du judaïsme, là où sans aucun doute l'Église a le plus changé depuis Pie XII, le changement ressemble à une véritable conversion... en forme de retour aux racines ».

25 Basile Valuet développe ainsi : « Mon monastère avant 1988 suivait les positions de Mgr Lefèbvre. Celui-ci rejetait la déclaration *Dignitatis humanae* sur la liberté religieuse ».

26 Michel Evdokimov, dont le père et le parrain étaient observateurs au Concile ; Elisabeth Parmentier, professeure de théologie pratique à la faculté de théologie protestante de Strasbourg ; Delphine Horvilleur, rabbin ; Basile Valuet de la communauté bénédictine du Barroux ; Saïd Ala Ali, recteur de la grande mosquée de Strasbourg ; Sofia Stril-Rever, fondatrice d'un monastère bouddhiste et nièce de Sœur Emmanuelle ; Catherine Clément, « ex catholique pratiquante » ; Marcel Gauchet, rédacteur en chef de la revue *Le Débat*.

la prêtrise ; la féminisation de l'institution et de l'ordination ; le « ratage musical » signe d'une « modernisation mal pensée ».

C'est donc sans dogme, dans ce que Georges Hourdin appelait « une tradition non pas immobile mais changeante » que *La Vie* nous semble continuer d'interroger le christianisme d'aujourd'hui, attentif plus qu'autrefois à ce qui le distingue du reste du « monde moderne » et jamais à ce qui le sépare de lui.

Aussi, l'hebdomadaire accède pour la première fois à une confrontation sur l'essence théologique de Vatican II, organisée loin de toute commémoration, en janvier 2009, quand l'occasion est donnée à deux théologiens de débattre du Concile par Jean-Pierre Denis, directeur de la rédaction : « Vraie ou fausse rupture? Intellectuels dégagés de toute obligation idéologique, ils pensent librement l'actualité. *La Vie* les accueille sans dogmatisme ». Il s'agit de Claude Geffré et d'Olivier-Thomas Venard, dominicains tous deux, l'un ancien directeur de l'école biblique et archéologique de Jérusalem (1996-1999), l'autre son actuel sous-directeur. Pour le premier, Vatican II est « une conversion de l'Église ». Le second s'interroge : « Esprit du Concile ou simple démanègeaison de changement ? » Pour l'un, proche du père Chenu²⁷, la vision est historique :

« Le Concile entérinait la fin de l'ère constantinienne du régime de chrétienté. On a effectivement assisté à une révolution copernicienne dans la façon dont l'Église se conçoit elle-même et envisage son rapport au monde, aux autres confessions chrétiennes et aux autres traditions religieuses ».

L'Église ne peut avoir d'autorité absolue ou mondaine. Mais l'accueil du relativisme – religieux notamment²⁸ – ne signifie pas l'abdication de sa propre vision de l'homme et du monde, qu'elle peut en toute légitimité porter au débat public. Il écrit ailleurs qu'il a fallu « attendre Vatican II pour procéder à des discernements et comprendre que la sécularisation ne s'identifie pas nécessairement au sécularisme athée (...), que la séparation de l'Église et de l'État pouvait être la meilleure garantie d'une parole libre de la part de l'Église²⁹ ». La place de l'Église n'est pas d'être au-dessus, mais *avec* le monde.

Pour Olivier-Thomas Venard, la lecture est d'abord esthétique mais aborde une sorte d'anthropologie religieuse : la volonté de mise à jour avec le « monde moderne » a généré la rupture avec un langage symbolique, une forme et une esthétique, qui avaient été – et sont – le berceau de la foi³⁰. « La Révélation ne se déploie pas seulement en idées, mais à travers tout un langage et toute une esthétique » : rompre avec une forme a été l'occasion de rompre avec le sens, avec « le dépôt intangible de la foi ». Débrancher le message christique

27 Claude Geffré n'a pas reçu son grade de docteur *honoris causa* de la faculté de Théologie de Kinshasa pour l'ensemble de son œuvre, en 2007, suite à un veto de la Congrégation romaine pour l'éducation donné à la suite d'une recommandation de la Congrégation pour la doctrine de la foi.

28 Georges Hourdin confie en 1995, à l'âge de 96 ans : « Au fur et à mesure que je vieillis, je ne crois pas qu'il y ait un monopole de la vérité. Je crois que nous cheminons et que l'Église nous fournit un chemin parmi d'autres ». (6/07/1995)

29 *De Babel à Pentecôte. Essais de théologie interreligieuse*, Les éditions du Cerf, 2006, 191.

30 Le questionnement sur la « qualité des nouvelles célébrations » (12/09/1965), « la suppression du décorum, de l'apparence extérieure », les « belles choses » qui attirent les fidèles (22/12/64), sont évoqués par *La Vie* lors du Concile. On lira un intéressant débat dans le blog d'Aimé Savard en date de mars 2013 à propos de la « beauté des chants religieux », que Catherine Clément, dans le n° spécial de 2012, trouvait « particulièrement ratés ». L'interlocuteur d'Aimé Savard expose : « La question c'est peut-être d'être passé d'un certain élitisme à un populisme infantilisant ? (...) Il n'y a pas que la vie musicale qui soit catastrophique avec le fameux "chantons en Église" publié d'ailleurs par Bayard presse (...) il y a aussi un non-respect du patrimoine artistique : peintures, mobilier... d'aucuns éclairent des photocopies d'icônes alors qu'il y a des œuvres majeures à deux mètres, d'autres mettent des grilles en fer forgé XVII^e sous la pluie battante... vu un antiphonaire servir de socle à un pot de fleur... Les émissions le Jour du Seigneur (et parfois même, ce qui est un comble, la Messe de France Culture) traduisent bien ce phénomène mode-animations ! ». En réponse : « Je suis vraiment surpris de constater que toutes les réactions à un blog - quel que soit l'auteur et le sujet de ce blog - que vous publiez portent exclusivement sur ce qui est chanté à l'Église. Bien que je n'aie jamais traité ce sujet, vous ne me parlez que de cela. Aussi, je voudrais formuler à votre intention quelques remarques non sans vous avoir dit préalablement que, comme vous je suis souvent (mais pas toujours) consterné par la médiocrité de ce que l'on chante dans nos Églises. Mais ce que l'on chantait dans mon enfance, bien avant Vatican II, était souvent pire. Je pense par exemple à des cantiques qui me reviennent à l'esprit "Au Ciel, au Ciel, au Ciel, j'irai la voir un jour..." "Parle, commande, règne..." ou encore : "Le pain des anges"... Ne croyez pas qu'avant Vatican II, on chantait du grégorien ou on jouait du Bach ou du Mozart dans toutes les paroisses... C'était au contraire très rare. En 1954, dans son discours d'accueil au Congrès de l'Union Internationale de la Presse, à Paris, le Père Gabel, alors directeur de "La Croix" demandait que la presse catholique devienne plus professionnelle et il faisait cette comparaison avec le chant prétendu "liturgique" : "A l'Église nous chantons des cantiques, mais cela ne veut pas dire que ce soit de la musique, ni de la poésie" »

http://www.lavie.fr/sso/blogs/post.php?id_post=2521&id_blog=4552&contexte=view_comment#12385

La qualité formelle, symbolique, de l'œuvre d'art comme forme porteuse de foi, n'est pas évoquée immédiatement par Aimé Savard. « La joie de la beauté » dont parle le cardinal Bergoglio (22/04/2011) est consubstantielle à la foi catholique, comme le rappelle dans des pages brûlantes Jean Clair : « *Forma et formosa* ont même origine. La forme est beauté. Imaginer Dieu, c'est aller vers lui à travers une série de transfigurations vers la beauté ». *Les derniers jours*, NRF, Gallimard, 2013. Il nous faut pourtant noter que le propos d'O.-T. Venard, qui évoque l'historicisme naïf de certains conciliaires, n'est pas lui-même indemne de tout historicisme : la « beauté » des formes étant par essence profondément historique et culturelle. Une telle « rupture » si tenté qu'elle ait eu lieu ne l'est que pour des chrétiens occidentaux, qui représentent désormais une minorité dans le monde.

d'une longue tradition et de la connaissance de cette tradition, de fait opérée par la sécularisation de l'Église, mène à effacer ce message du monde.

Comment conclure ? Il semble que l'une et l'autre de ces visions ne soient pourtant pas incompatibles³¹. On ne saurait d'un côté taxer de « naïveté » les élans des pères conciliaires, sans parler alors du « cynisme » de notre lecture et de notre monde d'aujourd'hui. Le chrétien est animé de tensions, étant mené à avancer dans le monde, dans un contexte historique et social, et avec une lumière qui ne vient pas de ce monde. Qu'en serait-il pour l'Église ? Nous aimerions laisser les derniers mots à Georges Hourdin, dans son éditorial du 2 décembre 1965, « Le Concile est terminé », quand il redéfinit dans un cadre religieux renouvelé, redéfini, la liberté de croire et la liberté d'action de l'homme de foi :

« Alléluia ! Je ne suis pas sûr que chacun d'entre nous, après ces quatre ans passés, comprenne bien ce qui effectivement est arrivé et ce qui est neuf dans le regard que l'Église jette sur elle-même et sur le monde. Certes c'est la même Eglise, c'est le même Évangile (...). L'Église est proclamée désormais et officiellement comme étant la communauté des croyants chargée de servir d'intermédiaires entre Dieu et le monde. Cette idée de l'Église médiatrice entre Dieu et les hommes, de l'Église servante, pauvre et engagée, est au centre de toutes les décisions prises par les pères du Concile. A nous de jouer maintenant ».

31 De même que ne le sont pas pour Thérèse de Lisieux les deux formes du prier et de l'agir.